

360 COUPS DE CANON A LA MINUTE.

Le comité technique de l'artillerie étudia depuis quelque temps un nouveau canon de campagne à tir rapide qui constitue, bien certainement, l'arme la plus perfectionnée qui existe, écrit un correspondant de la «France» qui a eu l'occasion d'assister à des expériences d'école à feu effectuées avec une batterie de 8 pièces de ces nouveaux canons, et les résultats obtenus sont véritablement stupéfiants.

Ce canon est d'un calibre de 75 mm, et est monté sur double affût, des freins hydro-pneumatiques annulent complètement le recul et permettent la pièce en place après chaque coup, sans que les canonniers aient à faire la pénible manœuvre d'à bras en avant.

Le recul n'agissant pas sur la pièce, celle-ci ne se déplace pas pendant le tir; en tout cas, s'il est nécessaire de modifier l'angle du tir, le premier servant de gauche n'a qu'à agir sur la vis de pointage, sans que les opérations du chargement et du tir soient interrompues.

Les projectiles sont fixés à des étuis métalliques qui renferment la poudre sans fumée. Le premier servant de droite a pour mission d'ouvrir et de fermer la culasse; en refermant la culasse, le coup part automatiquement; dans ces conditions, une pièce peut tirer de 40 à 60 coups par minute.

Un autre desideratum très important est obtenu dans le canon de 75 mm, relativement à l'éclatement des projectiles. Sans avoir été le moins du monde artillerie, tout le monde sait que l'on fait éclater les obus en l'air, à un point quelconque de leur trajectoire, en débouchant l'évent à la hauteur voulue; la fusée de l'obus porte en effet une sorte de mèche renfermée dans un tube d'étain et enroulée en spirale; pendant le tube d'étain au point voulu, on limite à son gré la durée de combustion de la mèche, de façon à faire éclater l'obus à la hauteur voulue, ce qui est très important pour produire un bon effet meurtrier.

A cet effet, le chef de section, qui est généralement un lieutenant, commande: «Débouchez tant de secondes; mais il est facile de comprendre que, sur le champ de bataille, l'homme plus ou moins ému soit exposé à se tromper de tout ce qui fera perdre à l'obus tout son effet. Le grand perfectionnement inhérent au canon de 75 mm, c'est que le débouchage de l'évent se fait automatiquement; on gagne ainsi en rapidité et surtout en précision.

L'obus de 75 mm n'éclate pas à proprement parler, il constitue lui-même un petit canon à la charge, situé à l'arrière, chasse les projectiles dont l'obus est rempli. Sous la poussée des gaz, les parois se dilatent un peu et la partie avant de l'obus, l'ogive, s'arrache des filets de vis qui la maintiennent au culot.

De cette façon l'obus tiré ne s'échappe presque pas et, chose curieuse, un obus tiré, une fois revisé, se distingue à peine d'un obus neuf. Examinons maintenant les effets d'un canon de 75 mm au point de vue stratégique.

Un batterie tirant sur l'ennemi aura d'abord à régler son tir; pour cela les pièces tirent chacune leur tour, à tir fusant, c'est-à-dire qu'aucun événement n'étant débouché, l'obus n'éclatera qu'en touchant terre, en reculant la hausse après observations des éclatements, un bon commandant de batterie pourra régler son tir en 4 à 5 coups.

C'est alors, une fois le tir réglé, que les effets du canon de 75 mm seront particulièrement redoutables; la batterie faisant feu de toutes pièces pourra tirer de 300 à 360 coups à la minute; chaque coup représente 240 éclats; on voit donc quelle énorme quantité de projectiles une batterie pourra faire pleuvoir sur l'ennemi.

Le commandant pour lequel le commandant de batterie donne au feu toute son intensité est d'ailleurs fort ardemment expressif. «Ce commandant est, par ses rafales de pièces feu». Et, en effet, c'est

une véritable rafale qu'un tel feu, un ouragan de mitraille capable de faucher, d'anéantir des régiments entiers.

Il n'est pas douteux, comme le dit en manière de conclusion le correspondant de la France, que le nouveau canon ne soit plus perfectionné des canons de campagne existant. Les régiments d'artillerie n'en sont pas encore munis, mais on sait de bonne source que les arsenaux en construisent journellement, et le jour où l'on aurait à s'en servir inopinément, les hommes auraient vite fait d'en apprendre la manœuvre; le mettre en service plus tôt serait une divulgation bien inutile dont profiteraient les adversaires.

Une Vision.

En 1870, pendant la guerre, mon grand-père était gardien de l'hôtel des Invalides.

C'était un vieux soldat du premier Empire, un brave qui avait fait toutes les campagnes avec le grand homme.

Depuis la mort de mes parents, nous vivions tous les deux ensemble — lui, débris mutilé de Waterloo; moi petit gars frêle et triste de quinze ans.

Comme il était le plus ancien, on lui avait confié la garde spéciale du Tombeau; c'était la joie de ses vieux jours d'être le gardien de Napoléon. Que de fois il m'en parlait de son Empereur! Que d'anecdotes merveilleuses il me contait sur lui. — Lui toujours! C'était plaisir que d'entendre ses récits enthousiastes.

Souvent le soir, le public parti, les grilles fermées, nous allions tous les deux dans la grande nef, sous le dôme, et, s'accoudant contre le bord de pierre, au-dessus du catafalque, bien près de celui-là pour qui il s'était battu tant de fois, le vieil invalide se laissait bercer par ses souvenirs qui faisaient vibrer son âme d'enfant; dans son ardeur, il allait jusqu'à parler au mort.

— Vous vous rappelez, mon Empereur?... c'était sous les murs d'Eylau....

Et lorsqu'il était malade, lorsqu'un diable de rhumatisme rapporté de Russie le clouait sur son fauteuil, il me disait:

— Va, petit, va le voir; tu lui parleras pour moi!

Cette année-là, il était plus souffrant que de coutume, tant il se faisait de mauvais sang à lire les tristes dépêches des journaux; aussi, plus de récits, plus de bonnes causeries, mais, par instants, des rages sourdes, effrayantes.

Un soir, c'était au début de septembre, les nouvelles étaient plus sombres encore. On disait que les Allemands entraient à Sedan et que Napoléon III allait succomber. J'avais laissé mon grand-père à ses idées noires et j'étais allé tout seul dans la grande nef.

La nuit était venue, une belle nuit d'été toute pleine de lune; mais le temps était à l'orage, des nuages passaient et repassaient devant l'astre, et un vent, un vent terrible, faisait trembler les vitraux des Invalides.

J'étais triste, moi aussi, autant qu'on pouvait l'être à mon âge. Le grand-père m'avait expliqué bien des choses et je comprenais ce que c'était que la guerre, la défaite, la déroute. Et, pris comme lui de ce respect religieux qu'il avait pour le mort endormi là depuis quarante ans, il me semblait que je venais prier sur le tombeau.

J'étais resté longtemps, la tête dans mes mains, perdue comme en une rêverie, quand, tout à coup, le linceul brusquement dégringola des nuages, vint répandre par un vitrail une longue traînée blanche.

Machinalement, je suivais des yeux cette lumière.

Soudain, je fus glacé d'épouvante; il y avait là quelqu'un!

Par un phénomène inexplicable, il me sembla que la porte d'entrée de la nef était entrouverte, et un spectre étalé debout sur le seuil, un spectre immobile, éclairé par le rayon pâle de la lune; il semblait contempler Paris silencieusement.

C'était un être fantastique, une sorte de squelette avec des joues creuses et des yeux phosphorescents.

Un reste d'uniforme revêtait des membres décharnés; on distinguait de grandes bottes, un petit chapeau, et les bras surtout, croisés sur sa poitrine.

Moi, je tremblais....

La bourrasque redoublait au dehors, battant les vitres, s'engouffrant par la porte entrouverte, tellement qu'elle faisait onduler les plus du marteau du spectre.

Lui, ne bougeant pas, son regard effrayant restait fixe, toujours comme perdu du côté de la ville endormie.

Puis, peu à peu, il me sembla qu'il se levait, qu'il se penchait. Etait-ce seulement le bruit lointain de l'ouragan? Etait-ce la voix de l'homme? Je crus entendre comme un murmure, comme une plainte, comme un sanglot. Et, alors, en un geste de découragement, les bras retombèrent inertes.

A ce moment, la lune éclaira plus vivement le visage et je le reconnus....

C'était l'Empereur!

Mais ce ne fut qu'un instant; un nuage noir vint voiler l'astre et l'apparition retomba dans l'ombre.

Je m'évanouis.

Le lendemain, quand je repris mes sens, je vis mon grand-père à côté de moi.

La porte d'entrée du dôme était encore ouverte.

Tout ému, j'allais raconter ce qui s'était passé, quand le vieillard me tendit en tremblant un journal.

— Lis, petit, lis!

Et j'aperçus en grosses lettres ces mots, ces mots terribles: «Napoléon III a capitulé à Sedan et il est prisonnier.»

Alors, je compris pourquoi, pendant la nuit, j'avais vu l'autre pleurer en regardant la bas, — vers l'Est....

Mes yeux se portèrent alors vers la voiture royale qui arrivait sur la gauche. Et je ne fus pas peu étonné de la voir vide et arrêtée.

A côté de la reine d'Espagne descendait un misérable à terre, un homme, comme les plus humbles de leurs sujets.

Puis, comme un éclair, passa un aide de camp à cheval se dirigeant vers le vieux prétre. Celui-ci s'arrêta, hésitant un moment, et approcha de la voiture.

Alors, spectacle inouï, religieux, de la religion la plus élevée et la plus grandiose, les dix mille personnes entassées aux fenêtres et dans la rue, purent voir le prétre monter avec le vicariste au fond de la calèche.

Le roi Alphonse XII et la reine Marie-Christine furent les héros de mon histoire.

C'était, il y a une douzaine d'années environ, à La Corogne, grand port militaire, ville riche et élégante, point terminus de la grande ligne des Asturies-Nord-Espagne; que l'on était en train d'inaugurer.

Des ingénieurs, français pour la plupart, avaient mené à bien cette œuvre colossale, à travers les rochers les plus escarpés, et le premier train de voyageurs venait de circuler sur la ligne, emportant à la Corogne les souverains qui avaient tenu à rehausser, de leur présence l'éclat de cette inauguration.

La Corogne était pavée comme nous savent pavaiser les Espagnols, avec un luxe de fleurs, de lampes, beaucoup nos navigateurs quatorze juillet. Une foule énorme s'était emparée dans les hôtels de la ville. Des vaisseaux étrangers nombreux étaient en rade, tonnant leurs salves de coups de canon. Tout ce que l'Espagne comptait d'officiers s'était réuni pour recevoir et acclamer les deux jeunes souverains.

Or, un soir, par un de ces soirs d'Espagne si doux, après la chaleur du jour, par la fraîcheur bien-

meille que l'on ressent, plus vive encore en ces parages de mer, j'étais allé à un balcon dominant sur un des carrefours de la ville. Un populo immense s'élevait au-dessous de moi, paysans des Asturies en bérêt rouge et filles du peuple fortes et jolies avec leurs cheveux noirs et leur peau un peu hâlée par le soleil. Cela faisait avec les innombrables drapeaux et les banderoles un mélange éclatant et coloré fort plaisant aux yeux.

Toute cette foule était difficilement contenue par de petits soldats en pantalon écarlate ressemblant aux pioupious de France, avec leur jugulaire serré au menton et leur lourd shako de cuir formant casque.

Les voitures royales allaient passer.

Déjà signalant leur arrivée, des milliers de bras jetaient des fleurs du haut des balcons ou détachaient de gracieuses colombes qui effarouchaient, allaient tourner au-dessus des souverains. L'enthousiasme montait grandissant, et les belles filles dans l'ardeur de voir la Reine, grimpaient sur les épaules des robustes garçons.

Je vis alors s'avancer dans une élégante calèche ouverte le couple royal, souriant à tout s'amuser de cette joie populaire et recevant sans se fâcher les bouquets de fleurs parfois volumineux qui pleuvaient dans la voiture. Sur la place, un régiment en ordre de bataille s'appretait à rendre les honneurs.

Tout à coup, au milieu de la foule, une sorte de remous se produisit et je vis tout le monde s'agenouiller. En même temps, une musique de clairon s'éleva, spéciale et comme lente, tandis que, faisant demi-tour, les petits soldats bleus et rouges présentaient les armes. Sur la place, assez étroite, le silence se faisait peu à peu, tandis que tout le monde s'agenouillait vers la droite.

Et à droite, je vis s'avancer, spectacle simple mais poignant, un prétre en aube blanche, un pauvre prétre de carrefour, voûté à chevrons blancs, précédé d'une sorte de sacristain rapé, et portant très ostensiblement le Saint-Viatique....

Il y avait vraiment, dans toute cette foule inclinée, tout à l'heure, si remuante, je ne sais quoi de sincère et d'ému.

Mes yeux se portèrent alors vers la voiture royale qui arrivait sur la gauche. Et je ne fus pas peu étonné de la voir vide et arrêtée.

A côté de la reine d'Espagne descendait un misérable à terre, un homme, comme les plus humbles de leurs sujets.

Puis, comme un éclair, passa un aide de camp à cheval se dirigeant vers le vieux prétre. Celui-ci s'arrêta, hésitant un moment, et approcha de la voiture.

Alors, spectacle inouï, religieux, de la religion la plus élevée et la plus grandiose, les dix mille personnes entassées aux fenêtres et dans la rue, purent voir le prétre monter avec le vicariste au fond de la calèche.

Le roi Alphonse XII et la reine Marie-Christine furent les héros de mon histoire.

C'était, il y a une douzaine d'années environ, à La Corogne, grand port militaire, ville riche et élégante, point terminus de la grande ligne des Asturies-Nord-Espagne; que l'on était en train d'inaugurer.

Des ingénieurs, français pour la plupart, avaient mené à bien cette œuvre colossale, à travers les rochers les plus escarpés, et le premier train de voyageurs venait de circuler sur la ligne, emportant à la Corogne les souverains qui avaient tenu à rehausser, de leur présence l'éclat de cette inauguration.

La Corogne était pavée comme nous savent pavaiser les Espagnols, avec un luxe de fleurs, de lampes, beaucoup nos navigateurs quatorze juillet. Une foule énorme s'était emparée dans les hôtels de la ville. Des vaisseaux étrangers nombreux étaient en rade, tonnant leurs salves de coups de canon. Tout ce que l'Espagne comptait d'officiers s'était réuni pour recevoir et acclamer les deux jeunes souverains.

Or, un soir, par un de ces soirs d'Espagne si doux, après la chaleur du jour, par la fraîcheur bien-

SUR LE CRUCIFIX SANGLANT.

TROUVÉ DANS LES RUINES DU BAZAR DE LA CHARITÉ.

O toi qui te chastes ostentaire Laisais pendre en marchant la Sœur de charité, Image de Celui dont le supplice dure Pour l'oubliée humanité.

O Crucifix de simple coupe, Poli par la brève et par les doigts fervents, Qui as vu ce cri d'effroi la peur de ne plus Tout à coup arracher aux vivants.

Sous ta femme Agne et torride, Toi qu'on trouva saignant dans la cendre et Et ce — comme autrefois la Vierge de la fête — Que la morture te plaît, O Dieu!

As tu pu sondaies vengeance Ravalois ces corps dans un lincoln ardent? Ou, révéant l'énigme à notre intelligence, Leur souriais tu suspendant!

Mais non. Cette rouge rosée, Tu crues la sentir naitre à nouveau de ton Oeil dont le sourire affût fut percé Par la centenaire moquerie!

O! si bon vouloir tu, Père auguste, En donnant à ton fils ce baptême indolent, N'avoir son amour avec le sang du juste, Notre culte avocant tourment!

Dans qu'on que ombres baillantes, Végétale, sous l'œil des anges et des saints, Qu'on dépense à jamais la cendre religieuse, Signes des célestes des élus!

O deux fois sacrés efflués, Par l'agneau l'âme et le mort au Salut Cultive ou la sainte plaie est fraîchement ranimé, Croix ou l'homme a enseigné pour Dieu!

HISTOIRES ET ANECDOTES

La vaccine chinoise.

Rien d'ailleurs n'est absolument nouveau sous le soleil. Bien longtemps avant les Européens, les Chinois ont connu la poudre, comme on sait. Ils connaissent également la méthode de préservation de certaines maladies épidémiques, par l'innoculation du virus de ces maladies.

A l'époque où l'on préconise chez nous l'innoculation de la variole pratique qui se généralise selon les principes de Jenner, quand il eut découvert la vaccine, l'Académie des sciences de France mentionna dans le compte rendu d'une de ses séances que les Chinois, de temps immémorial, innocuaient la variole, non pas par l'introduction du virus au bras, dans une incision, mais en aspirant par le nez, comme on prend du tabac, la matière des boutons desséchée et réduite en poudre.

Cette façon de «prendre» la maladie était sans doute un peu empirique; mais le peuple jaune avait tout de même compris le principe!

Les éponges-phonographes.

Nous avons parlé du phonographe. Tout le monde sait que notre grand Rabelais, dans son «Pantagruel», avait semblé rêver déjà la future invention, en écrivant son prodigieux chapitre des «paroles gelées», mais voici que d'un recueil des Nouvelles admirables, publié en 1669 par Charles de Sercy, nous tirons un récit plus frappant encore.

«Le capitaine Vosterloch, dit le conteur, est de retour de son voyage aux terres australes. Il rapporte, entre autres choses, qu'ayant passé par un détroit au-dessous de celui de Magellan et de Lemaire il a pris terre dans un pays où les hommes sont de couleur bleutée, les femmes de vert de mer. Mais ce qui nous étonne davantage, c'est que la nature, pour leur permettre de communiquer avec ceux qui sont absents, leur a fourni de certaines éponges qui retiennent le son et la voix articulée comme les nôtres retiennent les liquides. De sorte que, quand ils veulent demander quelque chose ou conférer de loin, ils parlent seulement de près à quelqu'un de ces éponges, puis les envoient à leurs amis, qui les ayant reçues, les pressent tout doucement et en font sortir les paroles qui étaient restées dedans. Quelquefois, pour se réjouir, ils en voient quérir dans l'île chromatique des concerts de musique, de voix et d'instruments, dans les plus fines de leurs éponges, qui leur

rendent, étant pressées, les accords les plus délicats en toute leur perfection.

A travers la naïveté des termes, n'y a-t-il pas là une prévision très exacte de ce que, sans éponges, la science devait réaliser deux siècles plus tard?

Rayons X et rayons évanescents.

Combien de fois n'a-t-on pas constaté de notre temps que des romanciers, des poètes, des hommes de pure imagination enfin, avaient pressenti pour ainsi dire et annoncé les découvertes les plus prodigieuses, les inventions les plus scientifiques! Le téléphone, le phonographe, la navigation aérienne ou sous-marine, vingt autres faits aujourd'hui accomplis ou en voie de l'être ont été décrits ainsi, par avance, pour amuser nos enfants... et quelquefois les grandes personnes. Mais on n'avait pas encore retrouvé pour les rayons X, pour les fameux rayons Roentgen, pour la découverte, il y a quelques mois, fit tant de bruit, un précédent analogue, une paternité antérieure.

Un très intéressant ouvrage qui vient de paraître, sous un titre précisément semblable à celui de nos articles, «Histoires et anecdotes», par Eugène Mullen, contient à cet égard un renseignement curieux. Il nous apprend qu'un journal de 1849 publiait l'entrefilet suivant:

«Rien d'impossible à l'algèbre, et surtout à l'algèbre de M. Cauchy. Oui, à l'aide de son algèbre, le célèbre mathématicien, vient de faire une découverte inouïe. M. Cauchy a trouvé, a défini une ondulation encore inconnue de l'éther, un nouveau rayon lumineux. Mais quel rayon? Figurez-vous, si vous le pouvez sans être ébloui, une lumière qui ne se voit pas, une lumière représentée par la partie réelle de trois variables imaginaires, par une exponentielle trigonométrique, «ce que M. Cauchy appelle très bien le rayon évanescence» (du latin «evanescente» disparaître). Cet extrait de lumière, ce rayon évanescence, fera la gloire de M. Cauchy. Qu'on ose soutenir après cela que l'algèbre n'est plus une bonne à rien!»

Le chroniqueur riait. M'est avis cependant que s'il vit encore aujourd'hui, il doit se sentir pris d'un peu de respect pour ce pauvre calculateur français qui avait trouvé les ondulations invisibles de l'éther, les rayons invisibles, les rayons X, en un mot, rien que par l'algèbre, cinquante-sept ans avant un heureux expérimentateur allemand.

Le titre de prince de Galles.

Un lendemain de ce jubilé qui vient de nous montrer, auprès d'une reine bientôt octogénaire, un prince héritier qui n'est plus très loin d'avoir soixante ans, il est assez curieux de rechercher pourquoi le Dauphin, en Angleterre, s'appelle le prince de Galles. Une légende britannique explique ainsi cette tradition.

«Les habitants du pays de Galles refusèrent de reconnaître pour roi Edouard Ier d'Angleterre, parce qu'ils voulaient un souverain dans leur pays. Le roi, usant de ruse, leur envoya sa femme, Eléonore de Castille, qui était sur le point de donner le jour à un enfant. Celui-ci fut Edouard II. Les Gallois, en effet, se souvenaient de ce monarque né chez eux; mais ils imposèrent toutefois la condition que le fils naît du roi d'Angleterre porterait toujours le titre de prince de Galles.»

Avant, le tramway des barbares.

Exemples de moyens de transports chez nos pères.

En 1561, Gilles de Maistre, premier président du Parlement de Paris, stipulait dans le bail qu'il passait avec les fermiers de sa terre près de Paris, qu'aux quatre bonnes fêtes de l'année et au temps des vendanges, ils lui amèneraient une charrette couverte et de la paille fraîche dedans, pour assoier sa femme et sa fille, et qu'ils lui amèneraient aussi un âne ou une ânesse pour monture de leur fille

de chambre. Il allait devant sur sa mule, accompagné de son clerc, à pied.» Deux siècles plus tard, le 15 mai 1782 on lit dans le journal de Paris:

«Le public est averti qu'à dater du 20 de ce mois, la voiture de Vincennes, qui me partait qu'une fois par jour de Paris et de Vincennes, partira deux fois par jour de chacun de ces deux endroits, savoir: de Paris à 10 heures du matin et à 5 heures du soir. La voiture se prendra à Vincennes au lieu accoutumé; à Paris, chez le sieur Gibé, limonadier, à la porte St-Antoine, où l'on pourra retenir des places.» Il y a vraiment aujourd'hui un peu de progrès!

Consommation d'électricité.

D'après une étude de «l'Electrical Review» sur la consommation d'énergie électrique à Paris, Londres et Berlin. Londres compte 13 réseaux d'éclairage électrique, dont 3 sont la propriété des particuliers. A Paris, il n'existe que 7 réseaux, dont un municipal. Le prix moyen de vente du courant est pour Paris 1 fr. 13 le kilowatt-heure; à Londres, ce prix est de moitié inférieur.

En octobre dernier, le nombre de lampes à Paris, était de 145.914, dont 7.448 lampes à arc, tandis qu'à Londres, on en comptait 1.178.000. Paris compte 220 ascenseurs électriques et dépense près de 2.000 chevaux d'énergie électrique pour l'alimentation de moteurs. La consommation d'énergie électrique aurait été, pour 1895, de 8.107.253 kilowatts à Paris et de 9.553.103 unités à Londres (non compris la cité).

A Berlin, le seul réseau de la Berliner-Electricitetswerk, compte 166.192 lampes à incandescence, 8.218 lampes à arc, 1.347 électromoteurs développant 4.813 chevaux de force et 292 autres appareils électriques. L'ensemble donne une consommation de 9.770.000 kilowatts.

On meurt-on le plus?

D'un récent travail sur la mortalité, dans les différentes régions, il résulte que la ville où l'on meurt le plus, c'est Reims, avec une proportion de 28,62 par mille habitants et par an.

Vient ensuite: Dublin avec 27,05; New-York, 26,47; Vienne 25,07; Paris avec une moyenne de 24,61.

A Berlin, on ne meurt que dans la proportion de 20,58 par mille; à Londres, 19,11; à Chicago, 18,95. La ville où l'on meurt le moins, c'est Minneapolis, aux Etats-Unis, où ne se produisent que neuf ou dix décès par an et par mille habitants.

PENSEES.

Un homme dans la tombe est un navire au port.

Le tombeau d'un grand homme est son premier avertissement.

Le bien a pour tombeau l'ingratitude humaine.

Le plus facile est toujours celui qui l'on accable.

Les plus courtes erreurs sont toujours les meilleures.

Quel tourment de se taire, un voyant ce qu'on aime!

Tout nous trahit, la voix, le silence, les yeux.

Vain, n'abusez point; le sage aime l'ordure.

Tout nous vient de l'orgueil, même la patience.

Maxime reprenant du service, quand il lui était si facile de rester tranquille à l'étranger.

Faustine aimant son mari et ne voulant pas le quitter.

Cette jeune Normande, qui se déclare prête à mourir plutôt que d'abandonner ses maîtres.

Il n'est pas jusqu'au petit Gaston qui n'ait eu son rôle à jouer. Faut croire que l'éprouvante est une maladie contagieuse!

Moi aussi, je viens d'avoir une crise, moi qui offrais de me charger de leur insupportable bambin.

Heureusement on ne m'a pas pris au mot!

Il était arrivé au vestibule. Il prit des mains du valet de pied le pardessus que l'autre lui tendait.

— A la pare du Nord! cria-t-il au cocher.

A continuer.

ter son acquiescement, reprit-il avec un sourire forcé, tu me prêtes des intentions bien indélicates.

Mais en admettant que tu aies raison, ton fils est trop jeune pour comprendre la signification et la portée de ses actes, etc....

Raison de plus pour les lui interdire, interrompit Maxime. Je ne veux pas qu'à peine née sa jeune vie soit marquée par une action indigne et vénales.

Au surplus, inutile de prolonger cette scène qui n'a que trop duré.

Laissez moi interroger l'enfant à mon tour.

Gaston, dit-il en caressant les boucles du petit garçon et en le regardant avec un bon sourire, veux-tu partir avec ton grand-père ou veux-tu rester avec nous?

Moi vouloir rester avec papa et papa, s'écria l'enfant. Tu veux rester avec nous; tu sais que tu n'auras pas de bonbons!

Moi pas vouloir bonbons, moi vouloir tuer Prussiens avec papa!

Ainsi donc, tu laisseras ton pauvre grand-papa partir tout seul? interrogea M. de Lachensnaye.

semblait approuver l'impertinence du petit garçon.

— Ne le grondes pas, laissez-le manifester ses sentiments à sa manière, dit le marquis.

Il fit une pause, puis avec un soupir:

— Eh bien, puisque personne ne veut m'accompagner, je partirai seul.

Il regarda sa montre.

— Huit heures moins un quart! Il n'est que temps.... Adieu, mes enfants; soyez heureux!

Il serra la main à Maxime et à Faustine, tapota la tête du petit Gaston et sortit.

Faustine alors s'approcha de son mari, lui murmura tout bas:

— Merci de m'avoir permis de rester auprès de vous. Voyez, vous, si vous m'avez forcée de suivre votre père, je me serai tuée!

chon!

— Antoinette, monsieur, répliqua-t-elle respectueusement.

— Ah! oui, je me souviens. Eh bien! Antoinette, je voudrais vous adresser quelques questions.

Et d'abord de quel pays êtes-vous?

— Des environs de Pécamp, en Normandie, monsieur, fit elle ingénument.

— Vous êtes Normande! J'aurais dû m'en douter; vos joues ont le même appétissant